

# ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

“Retours sur la question coloniale”, *Cultures Sud*, n. 165, avril-juin 2007

Cette livraison de *Cultures Sud* aborde un thème qui a vu, en l’an 2005, une réactualisation imprévue, grâce à la coïncidence de trois faits: la parution du volume *La Fracture coloniale: la société française au prisme de l’héritage colonial*, le débat sur la loi du 23 février, les émeutes dans les banlieues et les débats médiatiques qui ont fait suite.

Dirigé par Nicolas BLANCEL (qui, avec Pascal BLANCHARD et Sandrine LEMAIRE, enrichit, depuis quelques années, les réflexions autour du fait colonial et de la ‘culture coloniale’ en France), ce numéro a le mérite non seulement de faire le point sur ce qu’on peut considérer de manière provocatrice comme un ‘patrimoine’ souvent occulté (“Patrimoines controversés”, pp. 17-48), et sur les instruments et les catégories utiles à le comprendre (“Mémoire, histoire coloniale et postcoloniale”, pp. 51-87), mais aussi d’intégrer ces discours historiographiques et socio-politiques (étoffés par les interventions, entre autres, de Catherine COQUÉRY-VIDROVITCH, Gilles MANCERON, Pierre KIPRÉ, Achille MBEMBE) à leur transposition littéraire issue des anciennes colonies d’Afrique et des Antilles (“Regards littéraires”, pp. 89-129).

L’analyse de cette littérature (et du cinéma – voir, par exemple, l’article d’Olivier BARLET “Le tirailleur au cinéma, enjeu de société”, pp. 109-114) met en lumière que la production littéraire africaine continue à avoir comme thème important la référence à la colonisation.

L’étude que Bernard MOURALIS mène à travers l’œuvre de cinq grands auteurs de l’Afrique sub-saharienne (HAMPATÉ BÂ, MUDIMBE, MONÉNEMBO, MONGO BÉTI, KOUROUMA) montre, de manière convaincante, “un désir d’analyser beaucoup plus qu’un travail mémoriel, qui se traduit, en particulier, par l’absence de sentiment de culpabilité ou de mauvaise conscience” (p. 98).

Romouald-Blaise FONKOUA prend en compte la littérature de banlieue (“Écrire la banlieue: la littérature des ‘invisibles’”, pp. 99-

107). Cet article illustre la genèse d'une nouvelle catégorie: la littérature des "iciens", à savoir des auteurs qui se réclament de l'ici, "sans aucune autre forme de procès" (p. 100), sans aucune 'mise en scène' des banlieues (comme c'était par contre le cas, sous des formes différentes, pour Daniel PICOULY, Gisèle PINEAU ou Calixthe BEYALA). Quelques noms: Didier MANDIN (à son roman, paru en 2006, *Banlieue Voltaire*, Florian ALIX consacre une fiche de lecture à la p. 108), Nor Eddine BOUDJEDIA, Sébastien JOANNIEZ, Rachid DJAÏDANI, Faïza GUËNE, Mabrouck RACHEDI, Mohamed RAZANE, Houda ROUANE, Thomté RYAM, Insa SANÉ (une bibliographie indicative, fort utile, est dressée à la p. 107). L'incertitude face à l'avenir, le réalisme avec lequel ces auteurs décrivent la condition sociale et politique dans laquelle ils baignent, font de ces romans "un long cri de désespoir des citoyens de 'seconde zone'" (p. 105).

Jean-Claude CARPANIN MARIMOUTOU, en étudiant les "Littératures postcoloniales de la créolisation (Caraïbes, Océan Indien)" (pp. 115-120), remarque comment ces œuvres s'expriment souvent "contre": "en réaction contre un certain refus de la diversité culturelle" (p. 115), contre la globalisation, contre la monophonie et l'unidirectionnalité. Par contre, elles sont pour le dialogue et le va-et-vient incessant entre deux mondes, pour la "réélaboration [historique, mémorielle, conflictuelle, de conscience] toujours inachevée et nécessairement soumise à révision" (p. 120).

Après le désenchantement qui gagne l'Afrique sub-saharienne après les rêves brisés des années 1990, seule la dramaturgie semble conserver un potentiel d'innovation qui se propage même dans les bidonvilles et dans les zones rurales. Gilbert DOHO, dans "Théâtre, décolonisation et engagement en Afrique subsaharienne", pp. 121-126), après avoir rappelé le rôle des précurseurs (CÉSAIRE) et de ceux qui ont donné une voix aux 'sans-voix' (WERE WERE LIKING), nous présente une riche série d'expériences disséminées à l'échelle du continent, à partir du théâtre populaire pour finir avec le théâtre pour le développement.

La section "Regards littéraires" se termine par un entretien avec Leïla SABBAR par les soins de Boniface MONGO-MBOUSSA ("Entre exil et enracinement", pp. 127-129).

Silvia RIVA

"Une histoire de goûts. Nourriture, culture et littérature",  
*Cultures sud*, n. 167, octobre-décembre 2007

Difficile de ne pas y penser: comme le rappelle le coordinateur scientifique de ce numéro, Jean-Pierre DOZON, "cuisiner et man-

ger découlent universellement de la mise en forme des institutions sociales et du vivre ensemble” (p. 3). Tissant les liens entre les vivants, les morts et les devoirs d’hospitalité, la nourriture est tant matérielle que spirituelle, et, à l’ère de la globalisation, elle est aussi un paramètre d’exclusion et d’inclusion sur échelle planétaire. Donc, manger signifie bien plus que s’alimenter: c’est ce que montre l’étude de Claude FISCHLER (“Ce que manger veut dire”, pp. 7-13), qui souligne la relation quasi religieuse entre nourriture, pureté, intimité et identité.

Après avoir passé en revue les aliments des Tropiques (“Produits tropicaux. Histoire et réalités”, pp. 15-61) –, qui nous conduisent à nous occuper de développement et géopolitique (Georges COURADE, “Nourrir deux milliards de Subsahariens dans un demi-siècle: un enjeu de développement et de géopolitique?”, pp. 17-21), de mondialisation (Gilles FUMEY, “Les traditions culinaires à l’épreuve de la mondialisation”, pp. 23-27), de gastronomie (Monique ZETLAOUI, “Histoire de la gastronomie en Orient et au Maghreb”, pp. 29-34), des produits coloniaux par excellence (François RUF, “Le cacao: un siècle de domination africaine du marché”, pp. 35-40; Alexandre HATUNGIMANA, “Le café en Afrique: une histoire ancienne, une économie moderne”, pp. 41-46), des pratiques alimentaires (Dominique JUHÉ-BEAULTON, “Évolution des pratiques alimentaires en Afrique subsaharienne: de l’introduction des plantes américaines aux cubes Maggi”, pp. 47-52; Sophie ÉKOUÉ, “Cuisine et tradition dans le Golfe de Guinée: entre rites et métissages”, pp. 53-59) –, on passe à des enquêtes sur les aspects anthropologiques.

Le deuxième volet de la livraison (“Dis-moi ce que tu manges... Aspects anthropologiques”, pp. 63-101) est effectivement consacré à l’étude des rapports entre nourriture et spiritualité (Guy MAXIMILIEN, “Nourriture et spiritualité dans le vodou haïtien”, pp. 65-69; Jean-Pierre DOZON, “Sorcellerie, imaginaire cannibale et politique du ventre en Afrique”, pp. 71-76; Mohamed Habib SAMRAKANDI, “Nourriture du corps, nourriture des âmes. Retraite spirituelle dans la confrérie *tidjane* à Mantes-la-Jolie”, pp. 77-82) et des rapports sociaux (François LEIMDORFER, “Propos de maquis ou comment est née la restauration populaire en Côte-d’Ivoire”, pp. 83-90, avec une bibliographie succincte; Éric MILET, “Cuisine nomade: évolutions et traditions”, pp. 91-96; Oscar CABALLERO, “Un métissage culinaire mauricio-parisien. Entretien avec Antoine Heerah”, pp. 97-101).

Enfin, il y a beaucoup de choses à dire de la “Littérature, côté cuisine” (pp. 105-142).

Romuald FONKOUA souligne comment le discours et la représentation de la nourriture “sont des indices de la différence raciale aux Antilles françaises” (p. 107) dans l’article “Les romans des Antilles: de l’ascèse et du manque”, pp. 107-110, où il part de la scène du Noël antillais dans *Le Cahier d’un retour au pays natal* de CÉSAIRE pour traverser ensuite les pages des romans de GLISSANT, CHAMOISEAU, ZOBEL, CONDÉ, Daniel MAXIMIN, des *békés* (Marie-Reine DE JAHAM), mais aussi de Gisèle PINEAU (*Chair piment*).

Boniface MONGO-MBOUSSA, dans “L’exil, les mots et le manioc” (pp. 111-115), montre comment la nostalgie, même dans les romans où l’exil est vécu comme une libération (par exemple, chez MONÉNEMBO dans *Un Attiéké pour Elgass*), passe par les saveurs culinaires. Ce phénomène souligne également l’importance du rôle de la femme en situation d’exil (chez Calixthe BEYALA, dans *Comment cuisiner son mari à l’africaine*, et chez Aminata SOW FALL, dans *Un grain de vie et d’espérance*, où la nourriture devient aussi un moyen de transmission de la mémoire saint-louisienne et à laquelle le même MONGO-MBOUSSA consacre un entretien à la p. 131).

Le thème de la séduction par la nourriture est repris par Jacques CHEVRIER dans “Amour et casseroles: la cuisine comme arme féminine”, pp. 117-123): tantôt elle est arme de vengeance (comme c’est le cas pour le personnage de Noubé dans *Voltaïque* de SEMBÈNE Ousmane), tantôt elle est appât aphrodisiaque (on reparle des textes cités plus haut de BEYALA et d’Aminata SOW FALL, mais aussi de *Riwan ou le Chemin de sable* de Ken BUGUL). Chez Fatou DIOMÉ (dans le roman *Kétala* et dans la nouvelle “Le dîner du professeur”) le bio (et les modes des saveurs insipides) se traduit par le symbole de la fadeur des relations amoureuses.

Simone SCHWARZ-BART écrit en 1972 *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, qui constitue une sorte d’inventaire de la culture guadeloupéenne. Jean-Louis JOUBERT étudie la place de la nourriture dans ce roman (pp. 125-129) tout en mettant en valeur comment, dans ce contexte, victuailles et recettes jouent le rôle de “facteur de communion” (p. 125).

Silvia RIVA

Daniel LEUWERS (dir.), “De Francophonie et de France, le poème, aujourd’hui”, *Littérature et Nation*, n. 30, 2005

Ce numéro spécial de la revue *Littérature et Nation* offre un panorama très varié de la poésie actuelle de langue française; le volume se partage en deux sections dont la première, “Francophonie”, fera l’objet de notre compte rendu, tandis que la seconde, “Poètes français de France” comprend des essais consacrés à Pierre MICHON, Claude LOUIS-COMBET, Michel HOUELLEBECQ, Jacqueline RISSET, Yves BONNEFOY, Dominique FOURCADE, Pascal QUIGNARD, Louis CALAFERTE.

C’est Pierrette RENARD qui ouvre la section “Francophonie” avec une étude, “Tahar Bekri ou la poésie de l’errance” (pp. 11-18), consacrée au grand poète tunisien et plus particulièrement à son recueil *Les Songes impatients* (1997), où paysages et voyages s’essentialisent vers une ampleur cosmique, structurée dans un

premier temps par la présence dominante de la mer qui “s’impose [...] comme métaphore de la poésie” (p. 15), puis par “l’âpreté terrestre” (p. 16) pour dire le temps de la mémoire et de la douleur, mais aussi de la permanence de la quête.

Dans “Amadou Lamine Sall, l’amour la poésie” (pp. 19-36), Ibra DIENE passe en revue les différentes déclinaisons du thème de l’amour et ses liens avec le sentiment poétique dans les recueils du poète sénégalais Amadou Lamine SALL; même la dénonciation est guidée par l’amour: “la poésie devient [...] force transformatrice et porteuse de l’espoir puisqu’elle se nourrit de l’amour même si, confronté à la vie réelle, cet amour suscite la souffrance” (p. 28).

Amira ISSA est l’auteur de “Rêve et voyage dans *Les portes de la nuit* de Ezza Agha Malak” (pp. 37-54); il s’agit d’une étude assez étonnante car, dans un livre qui se propose de faire le point sur la poésie, on y analyse un roman de l’écrivaine franco-libanaise, laquelle – il est vrai – est aussi poétesse; mais ici on ne prend en considération qu’un passage du roman *Les portes de la nuit*, à savoir le rêve récurrent de la protagoniste, selon une approche psychocritique, par ailleurs plutôt sommaire.

Encore un roman au centre de l’essai suivant, que Delphine TRET consacre à l’écrivain belge Eugène SAVITZKAYA (“*La Disparition de maman* d’Eugène Savitzkaya ou ‘la partition d’un je(u)’”, pp. 55-76); ici, au moins, on cherche à justifier ce choix en affirmant que “dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses œuvres en prose participent activement d’une recherche poétique, parfois plus ambitieuses que les poèmes dits tels. Ainsi en est-il d’Eugène Savitzkaya, dont la quête la plus radicale ne se situe pas dans ses poèmes, mais plutôt dans des romans” (p. 55), ce que prouvent en effet les analyses critiques et les nombreuses citations très captivantes tirées de *La Disparition de maman*.

Avec l’article suivant, d’Inés MOATAMRI, “La Quête du lieu dans l’œuvre d’Amina Saïd” (pp. 77-90) on revient à la poésie; en particulier, l’essayiste analyse la thématique du lieu dans l’œuvre de la poétesse tunisienne Amina SAÏD, “chez qui la question du Lieu occupe une place centrale” (p. 77), comme le prouvent les pages suivantes.

Pour sa part, Vincent VALÉRY propose “le Voyage scriptural de William Clifff” (pp. 91-97), le poète belge dont l’écriture est si “mordante, provocante, [...] cinglante” (p. 91). Le critique s’arrête sur l’œuvre *America*, présentée comme “une porte ouverte sur un déplacement, cheminement initiatique” (p. 92).

Le dernier article de la section, “Petr Král, l’arpenteur de l’existence” (pp. 99-122), de Sarah DRUET, est consacré au poète tchèque d’écriture française, à ses attaches surréalistes, à sa poésie “pensée comme geste empirique et incertaine d’infixation” (p. 102).

Liana NISSIM

Christiane CHAULET ACHOUR (dir.), *États et effets de la violence*, Cergy-Pontoise, CRTH-Université de Cergy-Pontoise, 2005, 311 pp.

Ce volume rend compte des travaux d'un séminaire annuel du Centre de Recherche Texte et Histoire de l'Université de Cergy-Pontoise, portant sur les thèmes du titre, dans une optique comparatiste, du point de vue aussi bien disciplinaire que géographique et historique.

Parmi les douze articles publiés dans le volume, quelques-uns concernent l'univers francophone, à commencer par celui de Gabrielle SAÏD, "Violence, colonisation, décolonisation. Questions à une filiation: Césaire / Fanon / Maximin" (pp. 131-156), qui s'arrête sur les luttes anticolonialistes que l'écrivain guadeloupéen Daniel MAXIMIN met en scène dans *L'Isolé soleil*; l'auteur "inscrit son discours littéraire en filiation et / ou dans un dialogue avec ceux [...] [d']Aimé Césaire et Frantz Fanon" (p. 131), en affrontant le débat sur violence et décolonisation, pour constater que, même si la décolonisation "connaît des situations violentes" (p. 154), il ne faut pas oublier que "renverser la structure coloniale revient à rompre un état de violence et à projeter l'homme [...] dans l'au-delà de la violence, [...] au cœur de la réalisation de l'Humain" (p. 154).

Christiane CHAULET ACHOUR, dans "La violence du 'devoir' d'écriture de Yambo Ouologuem" (pp. 159-181) réfléchit sur la question du plagiat dont a été accusé le romancier malien, sur sa technique du collage et sur sa "virtuosité citationnelle" (p. 159). Dommage que l'auteur ignore totalement les études que j'ai moi-même publiées sur cette problématique en 1996 et en 2003<sup>1</sup>, où je proposais la même confrontation avec *Le Dernier des Justes*, puis d'autres confrontations très significatives, me semble-t-il, pour arriver à des conclusions concernant l'écriture et l'esthétique de OUOLOGUEM qu'il aurait fallu au moins connaître; il y a néanmoins dans l'article plusieurs notations critiques intéressantes, surtout celles concernant la parodie de la forme épique et l'ironie dominant tout le texte, où "le colonisé renvoie l'image parodique de sa culture au colonisateur" (p. 180).

Mayumi SHIMOSAKAI, dans "Mémoire de la violence, violence de la mémoire: *La Répudiation* de Rachid Boudjedra" (pp. 183-194), propose une analyse du célèbre roman de l'auteur algérien, surtout du point de vue du fonctionnement de la mémoire et de la violence du langage.

L'Algérie est également au centre de l'étude de Moktar ATAL-LAH, "Écriture et dénonciation de la violence: quatre romans algériens des années 90" (pp. 195-218), qui prend en considération *Rose d'abîme* (1998) d'Aïssa KHELLADI, *Le serment des barbares* (1999) de Boualem SANSAL, *Le premier jour d'éternité* (1997) de Ghania HAMDADOU et *Au commencement était la mer...* (1996) de Maïssa BEY, autant de témoignages bien référentiels de "l'omniprés-

<sup>1</sup> Liana NISSIM, "Per una nuova lettura di *Le Devoir de violence*", in AA.VV., "Il n'est nul si beau passe temps que se jouer a sa pensee", *Studi di filologia e letteratura francese in onore di Anna Maria Finoli*, Pisa, Edizioni ETS, 1996, pp. 491-513; Liana NISSIM, "Il dovere della violenza. Storie tormentate nella vita e nell'opera di un grande romanziere maliano", in *Prometeo*, 2003, anno 21, n. 83, pp. 70-79.

sence d'une violence admise comme un postulat" (p. 199), "d'une violence tout azimut" (p. 202), où souvent se profile "l'adhésion au fanatisme comme unique et ultime solution de rechange, et l'enfermement dans le silence" (p. 203); en même temps, les quatre romans, en dépassant "la simple fonction testimoniale" (p. 209), "possèdent leur part de création" (p. 209), comme le prouve l'étude de l'espace, des personnages protagonistes, de la mémoire-temps.

Dans "Les colonnes d'Hercule de l'exil et de l'anthropophagie" (pp. 219-238), Rosalia BIVONA présente *Cannibales*, du Marocain Mahi BINEBINE, qui met en scène les vicissitudes d'un groupe d'émigrés qui tentent de traverser le détroit de Gibraltar.

On trouve enfin quelques allusions à Yambo OUOLOGUEM et à son *Devoir de violence* dans l'étude que Violaine HOUDART-MEROT consacre à Antonin ARTAUD ("Du théâtre de la cruauté au devoir de violence", pp. 295-311).

Liana NISSIM

Jeanne GARANE (dir.), *Discursive geographies: Writing Space and Place in French. Géographies discursives: l'écriture de l'espace et du lieu en français*, Amsterdam, Rodopi, 2005, 285 pp.

Le titre de l'ouvrage fait une référence directe à l'acte d'écrire (*graphein*) la terre (*geo*), comme le précise Jeanne GARANE dans son "Introduction" (pp. 9-24); elle ajoute ensuite que "the term 'discursive' is meant to convey the idea that place, space, and even geography are textual constructs that produce, rather than simply re-produce space and place" (p. 10). Ce volume recueille ainsi divers articles concernant le thème de l'écriture de l'espace dans la littérature et la production cinématographique d'expression française, dont un certain nombre ont retenu notre attention pour leur appartenance au domaine de la littérature francophone. GARANE dresse un bilan sur l'état des lieux des recherches conduites dans le domaine de la géographie culturelle et considère notamment les différentes interprétations des théoriciens des notions de 'place' et 'space'. Les études dont ce livre se compose s'insèrent justement dans cette orientation, en proposant de nouvelles lectures sur ce sujet. L'introduction se conclut, tout comme les autres articles, par une petite bibliographie des ouvrages cités.

Dans "*Le devoir de violence* de Yambo Ouologuem: image et nation au degré zéro" (pp. 53-68), Pascale PERRAUDIN, après avoir évoqué les effets désastreux qui suivent la conférence de Berlin en 1884 (où l'Afrique est arbitrairement partagée en plusieurs états par les puissances européennes), montre comment le roman

d'OUOLOGUEM s'avère l'expression d'une revendication violente d'un espace propre au peuple noir "en quête d'identité, [un] espace qui doit être radicalement repensé et imaginé" (pp. 54-55). "Space, Violence, and Knowledge in Gisèle Pineau's *L'espérance-macadam*" (pp. 103-117) est l'article rédigé par Chantal KALISA qui étudie le rapport entre les espaces (paysages extérieurs et intérieurs domestiques) et l'aliénation identitaire du peuple caraïbe, en focalisant son analyse sur les actes de violence: la violence des phénomènes atmosphériques, mais aussi la violence qui se produit dans les cases des habitants. KALISA souligne en effet que "in *L'espérance-macadam*, Pineau depicts the link between Caribbean geography's unpredictable and often violent temperament and that of its inhabitants. [...] [KALISA] examine[s] how the novel adds another dimension when a correlation between physical and human geography enters domestic space" (p. 104). Mary MCCULLOUGH est l'auteur de "Solidarity, Space, and Sisterhood in Assia Djébar's *Ombre sultane* and Fatima Mernissi's *Dreams of Trespass: Tales of a Harem Girlhood*" (pp. 119-130); elle aborde le thème de la répression psychologique des femmes dans le monde arabe et en même temps le thème de la réclusion féminine dans un espace clos. À travers l'analyse des ouvrages des deux écrivaines, le critique souligne l'importance d'une réflexion de la part des femmes elles-mêmes et l'urgence de changer "the unfavorable condition in which they live and work" (p. 119). Si d'un côté MCCULLOUGH met en relief la corrélation très étroite entre les thématiques et les buts développés dans les deux romans de DJEBAR et de MERNISSI, d'un autre côté elle remarque les différences concernant le style, la structure des œuvres et la caractérisation des personnages. Dans "Comment faire exister son pays sur la planète littérature: Entretien avec Abdourahman A. Weberi" (pp. 133-149) les questions que Jeanne GARANE pose à l'auteur djiboutien permettent de découvrir, ou de mieux connaître, la production littéraire de WEBERI, d'apprécier en outre son opinion sur les dynamiques intérieures à son pays, sur la francophonie et sur le nomadisme. Le nomadisme est d'ailleurs le sujet de l'article suivant, "Postcolonial Nomads in Alien Landscape: Hunting for Treasure in Tahar Ben Jelloun's *Les yeux baissés*" (pp. 151-162) de Zakaria FAITH. Le critique évoque les changements apportés au paysage du Maghreb pendant et après la colonisation, ce qui a mis en crise le système culturel, et par conséquent linguistique, qui se base sur le nomadisme marocain qu'on ne pratique plus: "the arbitrary relationship that is responsible for the creation of meaning and that usually binds the signified (landscape), to the signifier (the cultural lexicon), seems to have lost its intelligibility" (p. 152). Dans ce contexte, le roman de BEN JELLOUN vise à une réappropriation identitaire de la part du peuple du désert, qui est appelé à retrouver dans le paysage les signes qui lui permettent de découvrir un sens dans les événements historiques, le désert étant le "cultural sign fillin the gap, the *unconscious*, between the past and the present, serving to dignify the gruesome reality of postcolonial subjectivity" (p. 162). Suit l'article de Michael O'RILEY "Orientalist Reminders



and Postcolonial Images of France and Algeria” (pp. 163-174) où le critique remarque le caractère problématique des représentations concernant le passé colonial en Algérie, du moment qu’elles proposent des images qui ne sont plus pertinentes à la situation actuelle, comme le démontre l’analyse des deux ouvrages que propose O’RILEY. Le critique constate en effet: “a subsequent reading of Begag’s *Zenzela* and Leila Sebbar’s short story *La photo d’identité*, will then illuminate the ideological ramifications of remembering Orientalist and colonial topoi within the contemporary postcolonial period” (p. 165). Habiba DEMING aborde la difficile question linguistique au Maghreb, dans “Espaces coloniaux et identités linguistiques au Maghreb” (pp. 175-191). Aux écrivains francophones d’Afrique, et dans ce cas dans les pays de la région nord-africaine, le choix s’impose entre la langue maternelle (l’Arabe) et la langue d’emprunt (le Français), héritage du colonisateur en même temps que “langue-prestige, à la fois aliénante et instrument d’une certaine promotion sociale” (p. 175). DEMING s’arrête sur le cas exemplaire de Laila SEBBAR, qui permet toute une série de considérations témoignant de la question identitaire, implicite dans le choix du registre linguistique. Nous signalons enfin deux articles qui présentent la production cinématographique de réalisateurs algériens comme Merzak ALLOUACHE et Medhi CHAREF: ces derniers abordent la situation sociale des immigrants maghrébins en France, leur intégration difficile et souvent assez problématique au sein des communautés françaises (“Faites comme chez vous: Spatial Appropriation in Franco-Maghrebi cinema” de Patricia DESSEY, pp. 193-206; “La Fontaine et *Salut cousin!*: Le stéréotype scolaire comme sociocritique” de Michel LARONDE, pp. 207-221).

Le volume se termine par des “Notes on Contributors” (pp. 277-280) où l’on trouve les présentations des auteurs des articles; suit l’“Index” (pp. 281-285) où paraissent les renvois aux mots-clé, aux écrivains et aux critiques littéraires.

Francesca PARABOSCHI

Elisabeth AREND, Dagmar REICHARDT, Elke RICHTER (dir.), *Histoires inventées. La représentation du passé et de l’histoire dans les littératures française et francophones*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2008, 269 pp.

Ce volume présente un recueil d’analyses des textes littéraires parus entre 1900 et 2005 qui s’intéressent tous à l’interrogation de l’Histoire (le passé) et des histoires (sa transposition en littérature). S’articulant en quatre volets (“Histoires inventées”, pp. 13-37; “Histoires franco-algériennes”, pp. 41-134; “Histoires

francophones”, pp. 135-161; “Histoires françaises”, pp. 163-269), *Histoires inventées. La représentation du passé et de l’histoire dans les littératures française et francophones* a le mérite, entre autres, d’étudier le champ littéraire francophone de manière diachronique, et d’interroger la “complémentarité” entre deux domaines qui, à cause de leur rapport au “vrai”, sont restés souvent des “ennemis” (p. 9). Dans cette rubrique il ne sera question que des “Histoires francophones”.

Dagmar REICHARDT, dans “Drames sur drames: De la relation entre la fiction historique et l’histoire coloniale dans le théâtre francophone de l’Algérie et des Antilles des années 1950 et 1960” (pp. 137-152) met en regard deux pièces où la critique du discours du pouvoir est cruciale, à savoir *Le cadavre encerclé* (1954) de Kateb YACINE, et *La tragédie du roi Christophe* (1963) d’Aimé CÉSAIRE.

Dans la première, il croit retrouver deux temps: celui de la déconstruction et de la révolte coloniale d’un peuple agressé, puis de la construction de l’identité individuelle qui se traduit par la réappropriation de la représentation de l’Algérie. D’une certaine manière, c’est à travers le dispositif du “cercle” – figure géométrique de “l’empêchement dans le soi problématique” (p. 142), mais aussi de la société et de la forme du théâtre traditionnel berbère, la *halqua* –, que les frontières entre le fictionnel et l’historique s’estompent. Pour conclure que Lakhdar, le héros de la pièce, est le paradigme de ce que Giorgio AGAMBEN appellerait *homo sacer*, un homme qui, “pris dans la confusion de la guerre d’indépendance algérienne” (p. 149), se trouve dans une situation paradoxale, où une transcendance par rapport à la loi se traduit, en même temps, par une véritable mise au ban de la part de cette même loi.

*La tragédie du roi Christophe* d’Aimé CÉSAIRE joue sur la double appartenance au contexte antillais, d’une part, et aux traces culturelles africaines, de l’autre, qui subsistent grâce au palimpseste du vaudou, omniprésent dans la pièce. Tout en montrant que “le colonialisme a été subi mais pas surmonté” (p. 144), Dagmar REICHARDT “nous parle du caractère dramatique d’une révolution qui dévore ses propres enfants” (p. 149).

La deuxième étude consacrée aux francophonies porte sur les “littératures [dites] migrantes du Canada”, et notamment sur l’écriture d’Antonio D’ALFONSO. Dans “‘Il n’est plus question de patrie’: Histoires de migration et leurs configurations esthétiques. De la littérature des auteurs francophones d’origine italienne au Canada. L’exemple d’Antonio D’Alfonso” (pp. 153-161), Immacolata AMODEO, après avoir encadré brièvement la littérature qu’elle définit comme “italo-canadienne”, présente l’œuvre de ce “poète, romancier, essayiste, scénariste, cinématographe, éditeur” né à Montréal en 1953 de parents italiens. Elle en illustre les “liens” (p. 155) linguistiques, intertextuels, culturels (de la culture du quotidien) et intermédiaires “avec les genres et les formes médiales populaires nationaux (selon Antonio Gramsci), dont font partie certaines traditions musicales” (p. 155). Cependant, cet affichage de “l’italianità” (p. 156) fonctionne, en réalité, comme forme de “déterritorialisation” et comme “une plate-forme de projection de

la désorientation personnelle” (p. 157). Car, “[...] l’Histoire [tout comme la patrie] est toujours à réinventer” (p. 159).

Silvia RIVA

*Riveneuve Continents*, Revue de littérature de langue française, n. 2, printemps 2005

Ce nouveau numéro de la revue *Riveneuve Continents*, qui aborde le thème de l’auteur et de son sujet, accorde encore une fois un très grand espace aux pages de création, sur lesquelles nous ne pouvons pas nous arrêter, ces notes de lecture étant uniquement consacrées à la réflexion critique.

Nous signalons tout de même l’entretien avec Édouard GLISANT (les propos ont été recueillis par Patrice MARTIN, pp. 51-59); les questions permettent de mieux comprendre l’œuvre romanesque du romancier antillais et en particulier *La cohée du lamentin*. On aborde des thématiques d’une importance capitale comme le métissage, la créolisation, la question identitaire et linguistique.

L’article de Nicolas MARTIN-GRANEL “Ceci n’est pas une conférence” (pp. 79-89) propose des remarques très impressionnantes sur l’intervention à Lomé de Sony LABOU TANSI, publiée dans le premier numéro de cette revue. MARTIN-GRANEL commente l’attitude polémique de l’écrivain congolais et ses stratégies de communication (quand il s’adresse à un public en salle) qui relèvent de sa “réussite de poète oral” (p. 84).

“(S)écrire (en) Haïti” est une section de cette revue (pp. 113-134) qui contient des textes de création rédigés par de nombreux auteurs haïtiens contemporains, avec une introduction de Lionel TROUILLOT (pp. 113-115), où l’écrivain insiste sur l’importance d’écrire sur sa terre natale, de donner un témoignage de la riche et complexe situation linguistique et culturelle de Haïti.

Alain MABANCKOU, dans la section “Chronique”, introduit le sujet du prochain numéro de cette revue (l’écrivain dans ses langues) dans “Écrire sans la France. L’Écrivain d’Afrique noire francophone et la langue française” (pp. 137-142). Le romancier s’interroge sur la possibilité de créer une littérature dans la langue du pays d’appartenance en laissant de côté le français, idiome du colonisateur qui ne permet pas à l’auteur africain une totale authenticité d’expression, mais qui d’autre part garantit une diffusion éditoriale plus efficace. MABANCKOU aborde ensuite une question très importante: le manque de normalisation des langues d’Afrique, qui demeurent le plus souvent simplement orales. Il constate: “or il faut déjà songer à ‘bâti’ une grammaire (ou la repenser si elle existe), l’harmoniser, ou encore installer des académies, développer des dictionnaires, créer des journaux dans ces

langues. [...] Il ne s'agit pas seulement d'écrire dans une langue africaine, encore faut-il préparer l'Africain à lire cette langue" (pp. 141-142). Il termine sa réflexion en témoignant de la dichotomie douloureuse de tout écrivain africain face au choix de l'idiome à adopter.

Francesca PARABOSCHI

"Littératures réunionnaises", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, vol. 27, n. 53, autunno 2007

La deuxième livraison de l'année 2007 de la revue *Francofonia* est entièrement consacrée aux "Littératures réunionnaises", exception faite pour les comptes rendus et les fiches de lecture, qui occupent les pages 229-244. La direction du numéro est confiée à Françoise SYLVOS et Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO, auteurs de la "Présentation" (pp. 3-6).

La tâche d'une introduction générale est confiée au premier essai "La littérature réunionnaise: contexte et problèmes actuels" (pp. 7-25); après avoir rappelé certains traits caractéristiques de La Réunion, l'auteur, Michel BENIAMINO, identifie deux phases dans l'histoire littéraire de l'île; on reconnaît d'abord une période marquée par deux courants, "le premier tendant à faire de la littérature réunionnaise une littérature de rupture, le second tendant plutôt à en faire une littérature 'bien pensante', parfaitement inscrite dans l'idéologie dominante" (p. 15). La phase suivante, nommée "post-coloniale" (p. 17), est marquée plutôt par des choix économiques qui orientent les écrivains vers le compromis: "les voix contestataires peinent à trouver une solution, sauf à emprunter les voies de la littérature ethnographique qui permet (parfois) un succès ambigu car celui-ci résulte du fait qu'il promeut une vision nostalgérique [sic] de l'île et de ses problèmes" (p. 18).

Marie-Josée MATITI-PICARD, dans "Légendes réunionnaises: lieux de l'imaginaire, lieux des origines" (pp. 27-50), offre un aperçu des histoires fantastiques qui se sont développées au fil des années dans un espace vierge comme l'île de la Réunion, inhabitée avant la colonisation, "un lieu fondateur à fonder" (p. 29). L'essayiste met en lumière la nécessité primordiale de se construire un passé, mais elle remarque aussi toute l'ambiguïté et le tragique des récits légendaires de l'île.

Les deux articles suivants sont consacrés *in toto* ou en partie au roman de Boris GAMALEYA *L'Île du Tsarevitch*. Le premier essai, "Roème ou Conte arabe: la transgression des *topoi* romanesques dans *L'Île du Tsarevitch* de Boris Gamaleya", écrit par Serge MEITINGER (pp. 51-69), analyse les aspects génériques et théma-

tiques d'une œuvre qui se situe au carrefour du poème, du roman et du conte arabe; la contribution suivante, "Deux stratégies singulières en l'île du Tsarevitch: Carpanin Marimoutou et Boris Gamaley" de Françoise SYLVOS (pp. 71-87), met en parallèle les deux voix les plus représentatives de la production réunionnaise: la poésie de CARPANIN MARIMOUTOU est étudiée surtout pour son utilisation du créole, alors que le mélange des langues dans le roman de GAMALEYA est analysé en tant qu'instrument d'ironie.

La poésie créole est au centre de l'article de Frédérique HELIAS "Les nouvelles formes de la poésie réunionnaise: *le dire est venu*" (pp. 89-99): si la production poétique d'avant 1950 se bornait à développer, en français, les *topoi* de la beauté des lieux, les poèmes d'après 1950, écrits pour la plupart en créole, s'occupent de sujets plus vastes et moins conventionnels.

Jean Claude CARPANIN MARIMOUTOU, dans "Passer à côté: Marius-Ary Leblond voyageurs à Madagascar" (pp. 101-123), retrace les marques de la mentalité coloniale dans la présentation que les frères réunionnais LEBLOND font de l'île de Madagascar en 1934 et en 1946: "l'énonciation coloniale construit, organise, monte en série, gère des stéréotypes, des clichés, des *topoi*, des figures figées. Elle met en place des stratégies narratives, descriptives, rhétoriques, textuelles pour légitimer tout simplement, sous le masque d'un savoir, la minoration, l'exploitation des personnes et des richesses, la spoliation, le vol, la domination." (p. 121).

Dans "Espaces, lieux communs, *lieux de la culture* dans quelques romans réunionnais contemporains" (pp. 125-146), Valérie MAGDELAINE-ANDRIANJAFITRIMO se penche sur les chronotopes dans la production romanesque contemporaine: si, à une première analyse, ils semblent prolonger l'enfermement littéraire de l'île, une étude approfondie montre que les auteurs recherchent une complicité inhabituelle avec le lecteur.

C'est l'œuvre de Jean LODS qui retient l'attention de Stéphane HOARAU dans "La couleur du souvenir: l'irradiation des paysages insulaires dans l'œuvre de Jean Lods" (pp. 147-166); si l'espace insulaire joue un rôle central dans les romans de cet auteur français, c'est au sein d'une opposition plus marquée entre nord et sud, blanc et coloré, oubli et mémoire que se manifestent les véritables enjeux de l'œuvre.

Zareen CAJEE, dans "Le théâtre réunionnais des années 70 à nos jours. Un *topos* du texte dramatique: esclavage et libération" (pp. 183-204), parcourt l'histoire du genre théâtral à la Réunion: d'abord perçu comme divertissement d'importation, dans les quarante dernières années il a su s'affranchir, jusqu'à devenir un produit d'exportation.

L'étude de Guillaume SAMSON ("Folklore, exotisme et altérité musicale dans la Réunion des années 1930-1970", pp. 167-182) est axée sur la création musicale dans la période 1930-1970: la confrontation forcée avec les danses afro-américaines importées amène à une réévaluation du patrimoine local, qui subit pourtant des transformations radicales. La musique est aussi au centre de l'article de Teddy GANGAMA, "Écrire le maloya: un discours du

ressassement” (pp. 205-228), mais c’est l’aspect textuel du chant traditionnel *maloya* qui retient l’attention de l’auteur: à travers un élargissement de son champ, ce genre est revenu à son rôle d’unificateur de la mémoire d’un peuple. Il faut enfin souligner que les articles de SAMSON et de GANGAMA sont les seuls du volume à présenter une traduction française des textes créoles.

Maria Benedetta COLLINI

*Riveneuve Continents*, Revue des littératures de langue française, n. 3, automne 2005

La revue *Riveneuve Continents* présente aussi bien des textes créatifs que des réflexions critiques, les seules qui vont retenir notre attention, selon les règles de *Ponti/Ponts*. Ce numéro est consacré à “l’écrivain dans ses langues”. Après une ‘ouverture’ poétique de Gabriel REBOURCET (pp. 5-6) et un bref éditorial du directeur Alain SANCERNI (pp. 9-10), Maurice MOURIER présente un plaidoyer “Pour une langue de cryptoméria” (pp. 11-15) et Daniel MAXIMIN, dans “Francopolyphonie” (pp. 16-18), espère que “la dimension francophone de la langue et de la culture [sera] reconnue autant dans l’éducation que dans la vie culturelle de la France” (p. 18). L’article de Jean-Paul GAVARD-PERRET (“‘Tu m’as donné la nuit’, Jouissance des mots & rupture de sens”, pp. 24-26) est consacré à Samuel BECKETT; Jean-Michel DJIAN présente une interview à Aimé CÉSAIRE (“Rencontre avec Aimé Césaire à propos de Léopold Sédar Senghor”, pp. 27-32).

L’essai de Bernard MOURALIS (“Langue et littérature de langue française en Afrique: l’ombre de Rivarol”, pp. 33-43) met en lumière certains *topoi* critiques qui brouillent le discours sur le rapport à la langue de l’écrivain africain francophone (par exemple l’inauthenticité de l’expression dès qu’on a recours à une langue étrangère, ou le génie propre à la langue française); MOURALIS refuse la superposition entre langue et littérature qui en découle, car il y a une “distorsion entre le discours sur la langue et la pratique effective de l’écrivain dans son propre texte” (p. 43). Cette même vision est reprise par Cheick Oumar KANTÉ dans “Sa langue, qu’est-ce qu’elle a sa langue?” (pp. 293-298) qui se demande “pourquoi continuer de supposer un auteur toujours mieux inspiré dans sa langue identitaire” (p. 294): il évoque ainsi les problèmes de la pureté de la langue, du lectorat dans les (innombrables) langues africaines, de l’impact de l’émigration sur la pratique d’écriture, pour en conclure, lui aussi, que l’intérêt envers un écrivain ne doit pas se concentrer sur ses choix linguistiques, mais sur son œuvre.

Jean-Claude FIGNOLÉ, dans “Identité d’écrivain et mémoire littéraire” (pp. 49-55) propose des réflexions autour du rapport de l’écrivain (de n’importe quelle nationalité) à l’identité et à l’al-

térité. La contribution de Jean-Pierre ASSELIN DE BEAUVILLE et de Patrick CHARDENET (“Quelle dynamique pour la diversité linguistique?”, pp. 56-66) est centrée sur le problème de la globalisation et de l’uniformisation culturelle et linguistique, notamment dans le milieu universitaire. “Were Were Liking, une romancière partagée entre sa langue maternelle et sa langue officielle” (pp. 84-88), d’Alice Delphine TANG, met en lumière les trois procédés utilisés par Were Were LIKING pour “faire vivre sa langue d’origine dans des textes écrits dans une autre langue qui est le français” (p. 84), à savoir l’emploi de la traduction littérale, des proverbes, des noms propres. Alain SANCERNI, avec “L’illisible” (pp. 89-94), propose un texte qui se situe entre l’essai sociologique et la création, et évoque des problématiques liées au thème de l’illisibilité.

Les contributions de création s’orientent soit vers une évocation autobiographique du rapport de l’auteur au bilinguisme (c’est le cas de Tahar BEKRI, pp. 19-23, Evelyne TROUILLOT, pp. 47-48, Nourredine SAADI, pp. 81-83, Jamel Eddine BENCHEIKH, pp. 121-127, ce dernier avec une incursion dans le champ poétique), soit vers la création pure, avec des poèmes, des nouvelles ou des poèmes en prose autour du thème principal, le rapport entre l’écrivain et la langue (il en va ainsi pour FRANKÉTIENNE, pp. 44-46, SOEUF ELBADAWI, pp. 67-72, Lionel-Édouard MARTIN, pp. 73-80, Patrick IMBERT, pp. 95-99, Pierre CHAPPUIS, pp. 100-106, Zahia RAHMANI, pp. 107-109 et Seyhmus DAGTEKIN, pp. 110-120).

À la page 129 s’ouvre une section (“Libre cours”) consacrée entièrement aux créations personnelles, section qui se clôt à la page 234. La partie suivante, “Passeurs, passages”, comme le souligne la note en bas de page, présente “la traduction en français de textes de création de langues peu communes” (p. 235), ainsi que des notes de lecture en grande partie consacrées à de textes de création. Le volume se poursuit avec les notes biographiques des auteurs (pp. 279-290), une section “Agenda” qui regroupe des textes disparates (comme la contribution de Cheick Oumar KANTÉ que j’ai évoquée plus haut), des extraits d’œuvres ayant gagné des prix littéraires, et la présentation d’activités auxquelles la revue participe.

Maria Benedetta COLLINI

Susanne GEHRMANN et Claudia GRONEMANN (dir.), *Les enJeuX de l’autobiographique dans les littératures de langue française. Du genre à l’espace. L’autobiographie postcoloniale. L’hybridité*, Paris, L’Harmattan (“Études littéraires maghrébines”, n. 11), 2006, 303 pp.

Le recueil d’articles établi par Susanne GEHRMANN et Claudia GRONEMANN se positionne à l’intérieur d’un espace critique très

riche, centré autour de la question des écritures autobiographiques francophones. Néanmoins, comme les deux éditeurs le soulignent dans leur introduction, cet espace connaît un vide: “la relation entre les pratiques textuelles et la notion d’autobiographie n’a pas encore été élucidée de façon systématique en tant que question théorique dans ses relations épistémologiques avec les concepts du postcolonial et de l’hybridité” (pp. 9-10). Le volume se doit de combler ce vide.

Ce qui paraît se configurer comme le fil rouge liant l’ensemble des articles présentés, est le constat d’un rapport privilégié entre les expressions littéraires francophones du ‘transculturel’ (ou de l’hybride’) et la construction d’un discours focalisé sur le ‘Moi’. Autrement dit, la quête identitaire des écrivains de la francophonie semble ne pas pouvoir se passer d’une enquête poétique, esthétique et linguistique autour du genre autobiographique. À partir de ce fil rouge, les différences et les spécificités de chaque écrivain prennent du relief, ainsi que les différences et les spécificités méthodologiques propres à chacun des commentateurs. C’est, en effet, par la recherche d’une certaine homogénéité à l’intérieur de multiples approches critiques à la question de l’autobiographie d’expression francophone que le volume acquiert sa cohérence thématique et structurelle. Ainsi, le recueil est-il organisé non pas de la manière habituelle selon des régions géopolitiques conformément à la provenance des auteurs ou suivant la focalisation de différents aspects autobiographiques, mais à partir de critères méthodologiques, qui se réfèrent à la conception autobiographique sur laquelle se fonde chaque analyse. Le lecteur est alors invité à entreprendre un parcours se développant entre deux polarités méthodologiques bien distinctes: d’un côté – c’est la première section – une approche postmoderne de l’autobiographie, conçue comme frontière osmotique permettant le libre échange entre l’espace de la réalité référentielle et celui de la réalité (auto)fictionnelle, frontière témoignant d’un geste de déconstruction de la notion du genre autobiographique même et d’une prise de distance vis-à-vis du canon générique et culturel européen (à savoir le pacte lejeunien). De l’autre côté (troisième section), une polarité contraire faite de contre-poids, qui se constitue autour d’une série de contributions prenant le genre autobiographique occidental comme point de référence, relevant ainsi d’une approche qu’on appellerait volontiers mimétique par rapport au canon classique. Entre les deux pôles, une section ultérieure est présentée, permettant l’articulation interne du volume, qui témoigne de l’ouverture, esthétique et méthodologique à la révision critique du modèle occidental, tout en gardant le critère référentiel d’un ‘Je’ historique qui se manifeste dans les textes par des stratégies textuelles diverses. Ici, on n’est pas face à une déconstruction, au sens fort du terme, de la réalité extra-textuelle du ‘Moi’, mais plutôt à ce que les éditeurs appellent une “euphorie des innovations et de l’autonomie des écritures autobiographiques francophones à partir de l’hybridité inhérente à la condition postcoloniale” (p. 15).



Le volume s'ouvre sur l'étude de Danielle DUMONTET, "L'Autobiographie antillaise: Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant. Déviance ou autobiographie symbolique?" (pp. 23-40), focalisée sur les récits d'enfance des deux auteurs, où elle montre que ces écritures antillaises du 'Moi' ne peuvent pas être comprises avec les concepts de l'autobiographie occidentale et ne devraient pas non plus être jugées comme une déviance par rapport à celle-ci. Chez les deux auteurs le concept de 'créolité', terme qui renvoie d'emblée à l'évidence de la transculturalité, devient ce qu'on pourrait nommer le dispositif même de la représentation du 'Je' dans le texte. De son côté, Kathleen GYSSELS ("La structure gémellaire comme paravent autobiographique chez Daniel Maximin et Édouard Glissant", pp. 41-58) montre comment le 'Moi', considéré comme le sujet stable extra-textuel de la conception classique de l'autobiographisme, disparaît en faveur d'une reconstruction identitaire fictionnelle trouvant, dans le motif du dédoublement gémellaire, l'écran qui à la fois voile et permet sa mise en représentation. De manière analogue, à partir d'une conception post-coloniale de l'hybridité et de sa manifestation dans les littératures maghrébine et québécoise, Alfonso DE TORO ("Nicole Brossard et Abdelkébir Khatibi: Corps-Écriture ou écrire comme la circulation infinie du désir", pp. 59-90) fait ressortir la subversion des catégories génériques traditionnelles dans les œuvres de Abdelkébir KHATIBI et de Nicole BROSSARD. Ce qui rend, d'un côté, leur production littéraire indéfinissable et, de l'autre côté, représente le fil rouge reliant la construction de l'identité hybride à l'aire de jeu fictionnelle marquée par l'écriture. La première partie se clôt sur l'article intitulé "Polyphonies mémorielles et identitaires chez Régine Robin" (pp. 91-102), de Doris G. EIBL, qui, tout en empruntant à Carlo GINZBURG la notion de 'l'étrangement', se lance dans une analyse de l'œuvre romanesque et théorique, vaste et complexe, de l'auteure québécoise.

Un article théorique ("Autofiction – Nouvelle Autobiographie – Double Autobiographie – Aventure du texte: Conceptions post-modernes / postcoloniales de l'autobiographie dans les littératures française et maghrébine", pp. 103-124), signé par Claudia GRONEMANN, analysant les nouvelles formes d'autobiographies, ouvre la seconde section du recueil. Par l'étude d'un corpus de quatre auteurs, français et maghrébins, elle montre les liens entre la pensée poststructuraliste-postmoderne-postcoloniale, leurs manifestations discursives respectives et la prise de distance par rapport aux idées d'un sujet stable, tel qu'il se manifestait dans le discours autobiographique classique. Les écritures francophones analysées témoignent, selon GRONEMANN, d'un changement du paradigme de l'autobiographie. L'analyse du travail déconstructif *in progress* de la conception classique de l'expression du 'Moi' est aussi au centre des commentaires de Birgit MERTZ-BAUMGARTNER. Son article ("Jeux du Je': Hybridité et dé-localisation dans l'œuvre de Malika Mokkedem", pp. 125-138) focalise sur la mise en question des frontières entre discours fictionnel et non fictionnel de la part de Malika MOKKEDEM. À travers une série de "Jeux du Je", l'au-

teure algérienne met en œuvre une véritable stratégie de fictionnalisation du 'Je' par dédoublements narratifs. Il en résulte une dimension autobiographique nouvelle, marquée par une prise de distance progressive du canon autobiographique européen. Une même stratégie de reconstruction fictionnelle du 'Je' est relevée aussi par Monika MOSTER, qui, dans son analyse du roman *L'Occidentaliste* du Libanais Hani HAMMOUD ("L'invention d'une identité: *L'Occidentaliste* de Hani Hammoud", pp. 139-154), souligne comment le travail de fictionnalisation, à l'apparence contradictoire, du 'Je référentiel' n'est que le symptôme, tout à fait logique et cohérent, de l'existence d'un 'Je-écrivain' hybride, tiraillé entre plusieurs cultures, et trouvant son identité dans l'espace textuel de la fiction. L'obsolescence et le caractère non opératoire du modèle théorique occidental concernant l'autobiographie sont, une fois de plus, mis en exergue par Elke RICHTER ("L'autobiographie au Maghreb postcolonial: réécriture d'un genre littéraire", pp. 155-172). Son discours critique repose sur la proposition, tout à fait originale, d'appliquer le concept d'autobiographie postcoloniale aussi à la production européenne et non seulement aux manifestations autobiographiques des cultures dites 'indigènes'. Alors que Mechthild GILZMER, dans son étude des *Journaux* d'Isabelle EBERHARDT ("Écriture autobiographique d'Isabelle Eberhardt: au-delà des cultures et des genres", pp. 227-244), écrivaine suisse d'origine russe, affirme la possibilité d'un regard ethnographique non colonial, Susanne GEHRMANN, sur l'exemple de la série autobiographique de la Sénégalaise KEN BUGUL, plaide dans son article "Constructions postcoloniales du Moi et du Nous en Afrique: l'exemple de la série autobiographique de Ken Bugul" (pp. 173-196) pour la reconnaissance non seulement du geste subversif postcolonial, mais aussi des apports des expressions culturelles orales du 'Moi' en Afrique. Dans sa contribution intitulée "Récit épique et autobiographique dans *Histoire d'un enfant trouvé* de Robert Zotooumbat" (pp. 197-210), Sylvère MBONDOBARI montre comment l'auteur gabonais déconstruit le concept occidental du 'Je' autobiographique par l'illustration d'une (impossible) distinction entre factuel et fictionnel. Hans-Jürgen LÜSEBRINK explore ensuite les effets de la réécriture dramatique et cinématographique de l'œuvre autobiographique de Frida KAHLO ("Auto/Biographie(s) intermédiaire(s). Mises en scène dramatiques et cinématographiques de la vie et de l'œuvre de Frida Kahlo par Robert Lepage et Sophie Faucher (Canada) et par Paul Leduc (France / Mexique)", pp. 211-226).

On entre dans la troisième et dernière partie du volume – marquée par une approche définie plus haut comme 'mimétique' vis-à-vis du canon autobiographique occidental – par l'article de Michael EINFALT, "L'espace autobiographique dans l'œuvre de Driss Chaïbi" (pp. 245-262), où le critique s'arrête sur la construction d'un 'espace autobiographique' originel dans l'œuvre de l'écrivain marocain. L'idée d'hybridité traverse l'article de Rotraud VON KULESSA ("Langue-Corps-Identité. L'écriture autobiographique dans l'œuvre d'Assia Djebar", pp. 263-274). En l'occurrence, c'est

par rapport au langage que la notion est analysée. C'est ce qui ressort de l'étude des textes autobiographiques d'Assia DJEBAR. L'écrivaine algérienne paraît utiliser le modèle occidental comme une espèce de voile langagier – et donc culturel – dessinant l'espace à la fois euphorique d'un geste de déchirement et dysphorique d'une impossible quête d'identité. L'analyse de l'œuvre d'Assia DJEBAR continue dans l'article de Najiba REGAÏG: “*Vaste est la prison d'Assia Djébar ou l'autobiographie impossible*” (pp. 275-286). La lecture de *Vaste est la prison* amène REGAÏG à la conclusion, qui recoupe par certains aspects l'analyse précédente, que le texte autobiographique djebarien, de par l'interpénétration constitutive et systématique entre la problématique linguistique et le concept d'hybridité, est, dans sa volonté de recherche identitaire, vouée à l'échec. Le recueil se clôt sur l'étude “Repérage de l'archétype du père: *Dans la tourmente de la dictature* (Autobiographie d'un Poète), de Matala Mukadi Tshikatumba” (pp. 287-298). Dans son article, Joséphine MULUMBA se concentre sur le fil conducteur du rôle que jouent les pères biologiques et symboliques (le colonisateur, le dictateur) dans la constitution du ‘Je’ de ce texte, se voulant avant tout un *témoignage* sur l'histoire et la situation politique récente de l'ex-Zaïre.

Andrea SCHINCARIOL

Isaac BAZIÉ, Peter KLAUS (dir.), “Canon national et constructions identitaires dans les Nouvelles Littératures francophones”, *Neue Romania*, n. 33, été 2005

Ce volume se propose de rechercher une troisième voie qui prenne en compte, certes de manière critique, les deux polarités ‘esthétique’ et ‘idéologique’ que représentent les positions contradictoires vis-à-vis de la construction du canon littéraire d'Harold BLOOM et de Jean-Paul SARTRE.

Cette troisième voie est visible, comme le soulignent les deux éditeurs dans leur avant-propos, à partir d'un lieu d'observation qui “s'attarderait à l'analyse des rhétoriques de la légitimation et des usages que l'on trouve à faire des textes littéraires” (p. 11). Et les deux éditeurs d'ajouter que, le rapport privilégié entre les différents processus identitaires à visée nationale et les formes d'expression littéraires francophones ayant le poids de l'évidence, c'est dans l'espace fédérateur de la langue d'écriture – espace d'une élaboration identitaire nationale – qu'il faut le rechercher.

L'idée commune aux travaux présentés dans la revue se résume ainsi: dans l'analyse du contexte francophone, caractérisé dans sa globalité par un rejet radical des catégories idéologiques traditionnelles, notamment celle de nation, au profit d'une série de catégories de construction identitaire, marquées par les di-

mensions de la transgression, de la transitivité et de l'hétérogénéité, la focalisation sur les pratiques d'écriture et donc sur la question du canon littéraire fournirait un outil heuristique privilégié pour pénétrer et 'lire' les différents types de projets identitaires collectifs propres à ce même contexte. Les contributions réunies dans le volume donneraient alors la mesure de la complexité d'une question qui est celle des enjeux de la littérature en général, et de ses ancrages socioculturels, politiques et identitaires en particulier.

La publication, réalisée en collaboration par l'Université du Québec et la Freie Universität Berlin, est structurée selon une répartition géographique: I. Caraïbe et Océan Indien; II. Afrique subsaharienne; III. Maghreb; IV. Québec et Canada Français. Le volume est complété par une nouvelle inédite, "Samuel et l'immensité" (pp. 347-354) de Priska DEGRAS, spécialiste des littératures antillaises.

La première partie de la publication s'ouvre par une contribution signée par Michel BENIAMINO et Reine-Claude GRONDIN ("Désir de nation / déni de nation: le singulier parcours des créolités françaises", pp. 21-42). Les deux auteurs invitent le lecteur à découvrir des productions littéraires très ambivalentes et difficilement réductibles à un projet idéologique quelconque. Ils montrent, dans une perspective couvrant les créolités françaises, les contradictions des discours identitaires et esthétiques dans l'espace étudié.

Vicram RAMHARAI ("Littérature mauricienne, littérature nationale: une crise d'identité", pp. 43-64) et Rondro RAVANOMANANA ("Le silence après les mots: le complexe d'être un écrivain malgache", pp. 65-78) étudient la complexité qu'entraînent, à leur suite, les taxinomies à teneur nationaliste tendant à définir la littérature mauricienne (MAUNICK, CABON, TSANG MAN KIN figurent parmi les écrivains cités par RAMHARAI) ou la littérature malgache (Jean-Luc RAHARIMANANA est l'exemple principal de RAVANOMANANA).

Deborah HESS, dans "Édouard Glissant: entre Bezaudin et le 'Tout-Monde'" (pp. 79-90), se consacre à une minutieuse lecture de GLISSANT, suivant les changements et les expériences diversifiées des lieux caractérisant son œuvre, à travers le regard de sujets eux-mêmes changeants, qui n'autorisent plus une déclinaison singulière et monolithique de l'identité et des appartenances.

Alessandra BENEDICTY, dans "La religion vaudou comme moyen de négociation entre les frontières" (pp. 91-106), en s'appuyant sur le roman de l'Haïtien Jean-Claude FIGNOLÉ, *Aube tranquille*, voit dans le vaudou un espace symbolique dans lequel se recréent des conditions de justice et de connivence hypothéquées à l'intérieur de l'expérience quotidienne des pratiques oppressantes et violentes, notamment celle de l'esclavage.

André-Patient BOKIBA ouvre la deuxième section par son article "Écriture et constructions identitaires chez les écrivains congolais" (p. 107-124), où il présente une étude approfondie sur la littérature congolaise, en essayant de tenir compte des nuances propres à certains écrivains, à certaines époques singulières.

Sélom Komlan GBANOU ("La marge et le large: Sami Tchak

entre la norme et l'écart", pp. 125-148) montre comment le renouveau des écritures africaines réside aussi dans la disqualification systématique des valeurs établies, processus auquel n'échappent pas les idéologies, sans aucun égard pour leurs colorations (traditionalistes, nationalistes, éthiques, etc.).

André NTONFO et Albert GOUAFFO se penchent tous les deux sur le cas de la littérature camerounaise, mais avec des regards différents. Alors que NTONFO, dans "Le roman camerounais contemporain: structure, langue et identité. Une lecture de *Trop de soleil tue l'amour* de Mongo Beti et de *Temps de chien* de Patrice Nganang" (pp. 149-170), met en évidence les ancrages socio-culturels des textes des deux auteurs pris comme exemple, GOUAFFO invite à réfléchir sur les enjeux esthétiques, idéologiques et sur la place de la littérature coloniale allemande dans un canon de la littérature camerounaise ("Champ littéraire camerounais et littérature migrante (allemande?): un canon littéraire national à (re)-construire", pp. 171-184).

La contribution "Parler aux aïeux: Réflexions actuelles sur l'usage de la langue maternelle en Afrique" (pp. 185-200), de Dirk NAGUSCHEWSKI, qui réfléchit sur les prises de position de Boubacar Boris DIOP, traite de la problématique majeure de l'utilisation de la langue française comme moyen d'expression.

Josias SEMUJANGA ("Canon africain et littérature francophone comme transculture", pp. 201-218) propose une lecture du texte et du canon dans une perspective de décroisement qui, en travaillant à partir de la notion de transculture, délocalise les pratiques d'écriture et de lecture.

La troisième partie de l'ouvrage, consacrée au Maghreb, s'ouvre sur un article de Farid LAROSSI, "Distinction maghrébine" (pp. 219-234), qui situe les écritures maghrébines surtout dans le contexte postcolonial de l'exil.

Dans "Identité nationale et littérature d'expression française au Maghreb" (pp. 235-252) Nadra LAJRI donne à lire une riche contribution sur les enjeux identitaires des littératures maghrébines à l'échelle nationale, en attirant l'attention sur la complexité des phénomènes linguistiques et géopolitiques.

Mireille ROSELLO propose une brillante lecture de FELLAG, en mettant en évidence la portée idéologique et subversive d'un propos qui, de prime abord, s'affiche et se classe dans le mode de l'humoristique ("Fellag: plat national et demande d'amour subliminale", pp. 253-266).

Abderrahmane BAIBECHE ("Stéréotypie, identités et lieux de l'écrit", pp. 267-280), de manière plus générale et en marge de la problématique du canon national, réfléchit sur le statut des littératures francophones en interrogeant des critères comme ceux de l'originalité.

Danielle DUMONTET signe la première contribution de la troisième partie, "Des effets perturbateurs de l'immigration littéraire à l'exemple du Québec" (pp. 281-296), où elle propose une analyse très instructive du phénomène de l'immigration dans le champ littéraire québécois.

Jean-Jacques THOMAS suit les mots poétiques de MIRON et de DES ROSIERS pour dévoiler les nuances de ces pratiques d'écriture qui résistent aux récupérations trop faciles et à l'enfermement suffoquant dans des catégories nationalistes ("Langue nationale, langage universel: la leçon poétique de Miron et Des Rosiers", pp. 297-308).

Chantal RINGUET, dans "Impact des voix migrantes sur les représentations de l'identité dans la littérature québécoise au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle" (pp. 309-320), jette un regard diachronique sur l'évolution de la littérature québécoise dans ses rapports avec les projets identitaires et l'apport des littératures migrantes, pour mettre en lumière des changements majeurs qui, de nos jours, rendent caduques les considérations exclusives tendant à écarter les auteurs migrants du canon.

Pamela SING vient clore les travaux avec une analyse de la langue et des enjeux identitaires de l'écriture chez des écrivains d'ascendance française dans l'Ouest canadien, avec des postures transgressant les affiliations *a priori* pour définir un espace de résistance et d'inscription identitaire 'autre' ("Bilinguisme, identité et mémoire: l'inscription de la langue maternelle chez les écrivains contemporains d'ascendance française de l'Ouest canadien", pp. 321-341).

Andrea SCHINCARIOL